

**AIGLE**  
**ET**  
**COLOMBE**

par

**M<sup>lle</sup> Zénaïde FLEURIOT**

OUVRAGE COURONNÉ PAR L'ACADÉMIE

( Nouvelle édition )



Éditions Saint-Remi

– 2006 –

À SON ALTESSE  
LA PRINCESSE  
MARIE DE LA PAIX ODESCALCHI

À Rome, j'ai marché dans l'ombre  
Que votre palais, vaste et sombre,  
Étend sur le pavé de feu.  
Princesse, à cet instant peut-être,  
Accoudée à votre fenêtre,  
Vous contempriez le ciel bleu.

Puis vos yeux erraient sur des pages  
Où se profilaient les rivages  
De mon noble pays d'Armor.  
Le livre aujourd'hui se blasonne.  
Et j'y grave un mot qui rayonne,  
Le nom que vous portez encor.

Aigle et Colombe, ouvrez votre aile ;  
À Rome, la cité fidèle,  
Vous trouverez un doux accueil.  
Portez les vœux de l'étrangère  
Au palais trois fois séculaire  
Dont le bonheur franchit le seuil.

Paris, 1<sup>er</sup> novembre 1872.

## CHAPITRE I

### LES TROIS OMBRES.

Peindre les deux églises principales de la gracieuse ville bretonne de Quimperlé serait donner la description à la fois topographique et pittoresque de la ville elle-même. Debout sur son mont altier, Notre-Dame porte dans les nuages sa tour sombre aux clochetons dentelés, qui se pose comme une couronne au-dessus de la ligne accidentée des maisons qui vont dégringolant, s'échelonnant, se culbutant, s'étayant jusqu'au fond du val. Majestueusement assise au fond de ce même val, Sainte-Croix voit flotter autour de son dôme d'architecture sarrasine les brumes vaporeuses qui s'élèvent de l'Ellé et de l'Isole. Ces deux jolies rivières promènent familièrement leurs eaux par la partie basse de la ville. Sur leur passage et sans se déranger, elles font tourner les moulins ; elles peignent en vert les murs des habitations ; elles miroitent sous les balcons ; elles prêtent leurs eaux limpides aux pêcheurs à la ligne et aux lavandières. Avant même de quitter la ville, les eaux tumultueuses de l'Ellé se réunissent aux eaux dormantes de l'Isole, et de cette union naît la Laita, qui, devenue navigable, s'en va en ondulant vers la mer. La jolie rivière se glisse comme un serpent au milieu des prés et sous les arbres enguirlandés de la belle forêt de Carnoët, et décrit, en grande artiste qu'elle est, une suite de méandres qui lui assignent le premier rang de beauté dans le paysage.

La petite ville de Quimperlé possède, en plus des deux rivières qui lui forment une étincelante ceinture, des rues, des ruelles et des ponts très pittoresques ; elle a son vieux pont du Gorréker, chanté par Brizeux, et sa rue du Château. On sait que toute ancienne ville de Bretagne, ayant plus ou moins porté la cuirasse et le mousqueton, possède son Château et sa

rue du Château, d'origine aristocratique et guerrière. Celle de Quimperlé commence à l'église Sainte-Croix, s'allonge en ligne presque droite parallèlement à l'Ellé, et va se perdre dans le faubourg du Gorréker. Ses maisons n'ont rien de remarquable ; mais voici qu'au-dessus de leurs toits d'ardoise se dresse une légère arcade ogivale, à moitié brisée. A Quimperlé, on a l'esprit de laisser vivre ce charmant débris, qu'une ville emportée dans le mouvement commercial regarderait d'un mauvais œil. Tel qu'il est, il symbolise gracieusement le passé, élégamment drapé dans ses vêtements de deuil, et dominant du haut de sa solidité le présent fragile si vulgairement accoutré parfois.

C'est dans cette rue du Château que nous nous arrêtons un frais matin du mois d'avril, un peu après neuf heures, vis-à-vis de deux habitations bizarrement construites, mais évidemment jumelles, et fraternellement appuyées l'une sur l'autre. Ces deux bonnes vieilles se sont campées juste en face du poétique débris cité plus haut, et si les pierres sculptées de l'un et les larges moellons de granit des deux autres pouvaient causer, l'harmonie de leurs souvenirs nous prouverait qu'ils sont à peu près contemporains. Malheureusement, l'une des maisons a rougi de sa vétusté ; ne pouvant s'éloigner de sa compagne, elle a voulu lui devenir dissemblable ; elle a renouvelé sa toiture, raccourci ses cheminées, peint ses volets et les traverses de bois qui se croisent assez lugubrement sur sa façade, enlevé le sombre grillage de fer de son rez-de-chaussée et le marteau rouillé de sa porte, fait disparaître la girouette en forme de croissant qui grinçait sur son pavillon, élevé son perron, changé les étroits carreaux de ses fenêtres ; en un mot, elle a fait tout ce qui était en son pouvoir pour se distinguer extérieurement de sa voisine, qui n'a rien orné, rien peint, rien enlevé, et qui est certainement plus sympathique avec ses vénérables rubans gris poussière que sa jumelle ne l'est avec les rubans roses qui flottent sur ses rides. Il est vrai que l'enrubannée de rose étale au-dessus du lourd cintre de sa

porte des panonceaux de cuivre, ce qui explique jusqu'à un certain point ses manies de rajeunissement, un notaire étant tenu de suivre plus ou moins son siècle.

Mais passons devant les vulgaires grandes vitres, lecteur ami, et voyons ce qui se passe derrière les petites vitres poudreuses et discrètes qui sollicitent notre curiosité ; mettons le pied sur ces marches inégales et polies, dont la plus étroite et la plus haute, celle qui porte le nom éloquent de seuil, s'est creusée sous le pas des générations ; poussons cette lourde porte qui s'ouvre en gémissant un peu ; pénétrons dans ce long corridor qui s'éclaire par le faible rayon du jour que lui dispense la marche grillée d'un escalier, et arrêtons nous dans cet appartement pauvre, rangé, silencieux, où respirent trois femmes ou plutôt trois ombres. La première par rang d'âge avance évidemment vers ce qu'on peut appeler la période extrême de la vie ; sa tête longue et étroite s'enveloppe dans un serre-tête aux tuyaux longs et étroits ; il y a peu de rides sur son front tissé de veines bleuâtres et sur ses joues de parchemin, mais elles sont finement et profondément découpées ; jamais le temps n'a donné dans un visage humain de plus incisifs coups de ciseau. Derrière les larges verres de ses lunettes d'écaille noire brille une double lampe à la lueur intermittente, mais intense ; son nez aquilin a subi un prodigieux travail d'amincissement ; sa bouche hermétiquement close semble condamner à l'immobilité le menton anguleux qui termine son visage de pierre. Sur ce corps d'une roideur de squelette s'allongent les plis d'une solide robe de drap ; une collerette fortement empesée oppose une barrière infranchissable à la masse des plis réguliers d'un châle noir et râpé ; un large tablier de coton bleu, dont les lacets blancs font rosette à la ceinture, couvre les genoux, et sous l'ourlet étroit de la robe passe le bout carré d'un sabot qui, s'appuyant sur la pédale d'un petit rouet d'ébène à ornements d'ivoire, imprime à la roue un mouvement vif et régulier.

La seconde ombre est une femme d'âge indéfini ; elle peut n'avoir que quarante ans, elle peut en avoir soixante. Cette personne pâle, pudique, effacée, aux cheveux incolores, aux yeux incolores, aux joues incolores, aux vêtements incolores, cet être, né comprimé, né éteint, né incolore, n'est qu'un être de reflet dont la pensée suit avec une patiente et mathématique exactitude les mailles du tricot qui occupe ses doigts. Il y a pour elle tout un horizon dans ce losange à jour sur lequel s'exerce l'habileté de sa main, et elle ne regarde pas au delà.

La troisième ombre aurait pu être jetée, par le suave Fra Angelico, au sein de ces groupes d'anges qu'on admire dans la chapelle San-Lorenzo, à Rome : elle est jeune, régulièrement, délicatement, célestement jolie ; mais elle est si grave, si recueillie, qu'elle semble dédaigner de le paraître. Sur son front blanc et pur, on voit en quelque sorte se succéder les saintes et douces pensées ; son regard, à la fois profond et ignorant, ne se lie pas aux objets et aux gens sur lesquels il s'arrête, il les effleure ; ses lèvres, d'un rose vif, s'appuient fermement l'une sur l'autre, sans contraction aucune, mais d'une façon très significative. Évidemment, dans ce corps frêle, aux mouvements mesurés, dans cette enveloppe diaphane, presque immatérielle, s'abrite une âme énergique et vivante. La toilette de la jeune fille est plus âgée qu'elle, et d'une simplicité qui n'exclut pas absolument la grâce, mais qui exclut absolument la coquetterie. Ces trois femmes, qui représentent bien les trois saisons de la vie, l'hiver, l'automne, l'été, ont paisiblement monté les degrés invisibles du temps dans une même simplicité de toilette et d'habitudes qui se diversifie seulement par le cachet de l'époque où la mode pouvait exercer un certain degré d'influence sur chacune d'elles.

Tout à coup la plus vénérable des ombres retira ses lunettes d'écaille, et, arrêtant sur la jolie ombre qui lui faisait

face un regard sans chaleur, sans éclat, sans mouvement, mais doué d'une puissance extraordinaire de réflexion :

— Anne, dit-elle de la voix basse, sans inflexions, particulière aux gens de vie solitaire et d'habitudes silencieuses, Hervé t'a-t-il parlé de l'article sur les domaines congéables ?

Des yeux bleus, dans lesquels la jeunesse insinuait, bon gré mal gré, son fluide magnétique et ses brillants reflets d'émail, se levèrent sur la questionneuse, et une voix basse, lente, mais perlée, répondit :

— Il ne m'a rien dit, tante Colette.

L'ombre vénérable essuya le verre des ses lunettes à son tablier, les replaça lentement sur son nez aquilin, fit aller ses doigts desséchés de ses lèvres au lin flottant de sa quenouille, et appuya le pied sur la pédale en disant :

— Hervé ne sera jamais un notaire, ce qu'on appelle un notaire.

— C'est qu'il n'a jamais beaucoup aimé sa profession, ma tante, repartit Anne.

Les lèvres de mademoiselle Colette se descellèrent une seconde fois, et sa voix basse, plus vibrante, articula nettement ces six mots :

— Il faut toujours aimer son devoir.

— Oui, oui, bégaya l'ombre incolore en agitant deux fois la tête ; mais Hervé est jeune, Hervé est bien jeune, Hervé est...

Elle resta paisiblement sur ce mot, ne sachant plus ce que Hervé était, mais certaine d'avoir quelque peu excusé Hervé.

Les longs tuyaux du bonnet de mademoiselle Colette avaient des oscillations cadencées qui annonçaient une certaine agitation intérieure chez la vieille demoiselle.

— Hervé se dégoûte de Quimperlé, Marie-Louise, murmura-t-elle filant toujours.

L'ombre Marie-Louise jeta par la fenêtre, ou plutôt vers l'arceau brisé et fleuri qui dentelait l'azur par-delà la fenêtre,

un regard empreint d'un vague effroi. Se dégoûter de Quimperlé ! était-ce dans les choses possibles ?

Elle aurait poussé l'énergie jusqu'à formuler sa pensée ; mais un geste de mademoiselle Colette vint soudain fermer ses lèvres pâlies, qui s'entrouvraient lentement.

— Anne, dit la doyenne des ombres, va voir si Hervé est à son étude, et demande-lui sa note sur le cahier jaune qui traite du domaine congéable.

L'ombre Anne se leva et, en se levant, déploya une taille souple par nature, droite par volonté et par habitude, un roseau, mais un roseau d'acier, et, rangeant méthodiquement sur la chaise placée devant elle ses menus outils de couturière, elle marcha d'un pas léger, furtif, d'un pas d'ombre, vers la porte, qui s'ouvrit devant elle sans bruit et se ferma derrière elle sans bruit.